

Rénovation de la cathédrale Saint Corentin

Le "blanc manteau" d'églises qui couvrit comme un printemps le royaume de France au XIII^e siècle demeure un fleuron du patrimoine national. Elles sont pourtant parvenues à un âge critique qui réclame ici et là une cure de jouvence. Les chantiers de "l'oeuvre" qui s'installaient jadis pour de longues décennies retrouvent leur nécessité persistante au chevet d'édifices âgés de sept siècles et plus.

Celle de Quimper donnait des signes de fatigue - menace de déversement des charges de culée par défaut de contrefort -, infirmité déjà perceptible douze ans avant la Révolution et signalée au siècle dernier. Le temps était venu d'une action chirurgicale. Elle a été confiée aux soins de l'architecte en chef, Monsieur Benjamin Mouton, pour une opération, aussi délicate que chez les humains celle de la hanche, destinée à garantir la stabilité de l'édifice et lui donner, ainsi qu'à son mobilier, une nouvelle jeunesse.

Seuls les trente mètres du choeur ont été traités par lui et un bataillon de compagnons qualifiés, avec qui il a diagnostiqué, puis porté remède à la pierre, au bois, au verre, depuis la couverture jusqu'aux sols, en surveillant les cheminements de l'air, de l'eau et de la lumière.

Des tirants de raidissement assurent maintenant la cohésion des murs, des arcs et de la charpente. Une ou deux autres tranches de travaux viseront la restauration de la nef, des tours et des flèches, dont la maîtrise est confiée à Monsieur Lefèvre.

Ainsi à l'extérieur, les parements de pierre ont été consolidés et les piqueurs ont rendu au granit blond de Quimper tout son éclat.

A l'intérieur, les vitraux, oeuvres du XV^e ou du XIX^e siècle, ont été démontés et restaurés. Les grisailles et le jaune d'argent effacés ont été repris et recuits ; des pièces remplacées et remises en plomb. Les peintures murales de Yan Dargent, noircies par la fumée grasse des cierges, encrassées de vernis superposés, ont été rendues au jour.

Ce qui paraîtra le plus nouveau c'est la reprise des enduits de l'architecture intérieure.. L'art médiéval était plus sensible à la polychromie que le classicisme et surtout sa dérive académique, attentifs à la rigueur des lignes et des formes, au mouvement de l'ombre et de la lumière plus qu'à la couleur ; le XIX^e néogothique a cultivé le goût des sombres boiseries et décapé les buffets d'orgues et les chaires à prêcher. Ce fut une des tendances qui prévalut lors de la restauration de Saint-Corentin de 1862.

Faut-il conclure qu'auparavant la polychromie régnait sur tous les murs, toutes les sculptures des églises ? L'architecture romane avait couvert de fresques, les voûtes et les murs des nefs pour évoquer l'histoire sainte. Les vitraux gothiques ont développé une nouvelle expression colorée pour une nouvelle vision des merveilles. La tradition de la fresque s'est tout de même prolongée au XV^e : on peut le constater à Kernascleden, Kermaria an Isquit.... La peinture des lambris de voûte a pris le relais ici ou là : Notre-Dame du Tertre, Saint-Gonéry, Tréflaouénan, Pouldavid, Saint-Divy, etc..

Mais la peinture décorative, celle des plans ou des reliefs architecturaux a-t-elle été généralisée ?

Le recours au lait de chaux pour répandre la lumière se comprend aisément, à l'époque des flambeaux et des cierges. Si les traces des pigments ocres et des bleus verts paraissent encore dans bien des porches bretons des XVI^e et XVII^e siècles, trop rare en est la mention dans les comptes de fabrique pour attester la systématisation de ces travaux. Les toiles flamandes ou espagnoles, témoins des intérieurs d'églises du XV^e siècle, montrent bien l'usage des ors et de la polychromie du mobilier, mais en dehors des clefs de voûte éclatantes et du seul départ des nervures le décor est sobre.

Cependant les historiens de la cathédrale cornouaillaise ont relevé les programmes de peinture des voûtes : en 1417, sous l'épiscopat de Mgr de Rosmadec, la saillie moulurée des arcs fut décorée d'ocre jaune et leur gorge d'ocre rouge. Des hermines étaient semées sur leur partie plate. Privée même de

toute surface de repos pour l'oeil, la voûte était couverte d'une fausse coupe de pierre appareillée, tracée en ocre rouge. Ce décor fut remplacé à l'époque classique par une peinture symbolique de la voûte céleste, d'azur constellée d'étoiles bleu roi ou bleu nuit. Vers 1820, un badigeon blanc recouvrit murs, piliers et voûtes. De 1863 à 1867, sous Mgr Sergent, toutes les surfaces murales et de couvrement furent totalement grattées et décapées.

Evokant ce nettoyage dont il se réjouissait, Frédéric Le Guyader, dans "La chanson du cidre" , évoquait l'oeuvre de l'évêque crozonnais Joseph Graveran et de son successeur : le projet des flèches, la destruction des échoppes adossées à la cathédrale, les travaux intérieurs :

"Hélas, ce n'était rien encor que ces mesures !
Mais au-dedans, ô honte ! ô crime ! les voussures,
Les arceaux où pendaient les écus expressifs,
Les croisillons légers et les piliers massifs,
Tout, d'en bas jusqu'en haut, des voûtes magistrales,
Fenêtres, parois, nef, chapelles latérales,
Tout ce chef d'oeuvre exquis disparaissait aux yeux,
Badigeonné de jaune, et d'un jaune odieux !
On dut recommencer l'oeuvre du Moyen-Age,
Pierre à pierre, et gratter l'affreux badigeonnage..."

Ainsi va le goût !

La restauration d'envergure entreprise aujourd'hui a voulu rendre à l'édifice toute sa splendeur. Après de nombreuses expertises, la décision a été prise de rétablir le décor d'origine. Faut-il se plaindre que le tracé rouge de pierre appareillée n'ait été repéré que dans le déambulatoire ? Restait la difficulté d'accorder le décor du XV^e siècle avec celui des chapelles latérales, avec le mobilier et les peintures murales créés au XIX^e siècle.

Le 10 décembre prochain, aux trois coups et au lever du rideau qui a masqué depuis 1990 le cours des travaux, ***quel chœur de cathédrale va se dévoiler aux yeux des Quimpérois et des invités ? quel temps va surgir de l'oubli ?***

Non pas la cathédrale d'origine évidemment, ni même la **cathédrale romane**, dont ne subsiste quasiment rien. Tout au plus sait-on qu'avant 1058 Alain Canhiart, comte de Cornouaille avait fait édifier à l'est de celle-ci une chapelle indépendante pour remercier Notre-Dame de la victoire acquise sur son suzerain dans la forêt de Névet, au nom de la sainte croix, de saint Ronan et sans doute de la Mère de Dieu.

Dans cette chapelle , les vitraux du XIX^e reconstituent sa légende, tout comme dans la première chapelle après la sacristie est évoquée le siècle incertain de saint Corentin. Quant aux monuments de ces temps, la cathédrale n'en abrite qu'une seule relique : l'impressionnante tête d'un Christ roman arrachée par la hache des révolutionnaires au crucifix des trois gouttes de sang. On le vénérât sur un autel situé au rond-point du chœur.

Aujourd'hui, à cet emplacement, l'ancien maître autel de bronze doré à ciborium dont tout l'éclat vient d'être avivé, évoque assez bien l'orfèvrerie mosane aux émaux champlevés, constellée de pierreries, du début du XIII^e siècle. Mais c'est une oeuvre présentée à l'exposition universelle de 1867 .

Retrouverons-nous la cathédrale gothique entreprise en 1239 par l'évêque Rainaud ?

Venu de l'Ile-de-France, celui-ci avait pu voir des chefs d'oeuvre de l'art nouveau : les chantiers de Notre-Dame de Paris, de Soissons, Reims ou Amiens. A cette date, la merveille du Mont Saint-Michel

venait de s'achever, 156 vitraux éclairaient Chartres. Désireux d'édifier sa cathédrale dans le nouveau style, il entreprit le chœur sur l'emplacement roman, en déviant assez le plan pour faire de l'oratoire d'Alain Canhiart la chapelle axiale.

Cette architecture, avec sa déviation, ses 5 arcades en lancette aiguë du rond-point et celles plus ouvertes de la partie droite portées par des piliers cantonnés ou entourés de colonnettes, le déambulatoire aux croisées d'ogives en éventail, ont conservé intacte l'oeuvre initiale de l'évêque. Les chapelles nord sont postérieures de 40 ans.

Si l'on fait mémoire de 1239, on notera que cette date suit de près la mort de François d'Assise et que six ans seulement après cette mort, en 1232, l'évêque Rainaud fondait un couvent de cordeliers à Quimper pour les fils du "poverello". Son souci d'une construction aux pierres vivantes a laissé des traces autrement précieuses, puisque de cette famille de moines mendiants est issu le "petit saint noir" de Quimper, Jean Discalceat,. Sa statue a échappé au brûlis révolutionnaire d'il y a deux cents ans. Elle accueille aujourd'hui les visiteurs de la cathédrale.

L'époque de la construction est aussi saint Louis qui fonde en 1248 la Sainte-Chapelle et part en croisade, comme le raconte un vitrail du XIX^e siècle du chevet Sud.

Epreuves du XIV^e siècle. Avec les chapelles sud le chœur s'achève près d'un siècle après le début du chantier. Entre temps les malheurs ont fondu sur l'Europe dont le tiers de la population périt dans "la mort noire" de 1348, sur l'Eglise avec le grand schisme d'occident de 1378, sur la Bretagne avec l'interminable guerre de succession. Durant celle-ci, en 1345, Quimper fut prise d'assaut par Charles de Blois qui, au dire du Chanoine Moreau, occit 1400 personnes, les enfouit en "grands monceaux" devant la cathédrale et n'arrêta le massacre qu'en voyant un petit enfant attaché à sa mère dont il suçait le sang avec le lait".

L'attrait romantique pour l'histoire a retenu une illustration des malheurs du siècle dans la chapelle saint Roch, héros de l'assistance aux pestiférés.

Ces chapelles collatérales signalent le passage du temps et l'évolution de l'architecture gothique, dont les formes deviennent plus aiguës : on le voit en comparant les fenêtres des deux collatéraux.

Eclat d'un siècle d'or. Les difficultés du XIV^e siècle préparent le règne prospère de Jean V de Montfort. Ce duc par un généreux mécénat a contribué fastueusement à la construction ou l'embellissement des grands sanctuaires de Bretagne, entre bien d'autres Le Folgoët, Locronan, les cathédrales de Tréguier et de Quimper qui attendait sa nef. L'ensemble de la cathédrale était encore privé de voûtes près de deux siècles après son entreprise. En 1487, l'évêque Gatien de Monceaux décida et acheva leur construction.

La restauration actuelle accentuera le caractère de l'élévation à trois étages du chœur : arcades, triforium souligné par une frise historiée et une moulure pleine, fenêtres hautes réunies par une galerie à quatre-feuilles. Ces horizontales sont coupées par le faisceau de colonnettes qui du sol s'élancent à travers chapiteaux et moulures pour s'ouvrir en éventail, former doubleaux et diagonaux, l'ossature de la voûte, et aboutir aux clefs ornées. Celles-ci sont réunies par la lierne longitudinale. Ces éléments architecturaux et les formerets sont accentués par les ocres rouge et jaune dont, en 1417, l'évêque Bertrand de Rosmadec décora sa cathédrale, éclairée par la blancheur du lait de chaux.

Mais la source même du symbole divin est le vitrail : il répand immatériellement dans l'édifice et sur l'assemblée le signe de la beauté et de la sainteté : "Dieu est lumière". De chaque côté de la crucifixion aux couleurs bleu et or du XV^e siècle, les dignitaires ecclésiastiques ou laïcs, présentés par leur saint patron, s'alignent solennellement sous leur dais architecturé au jaune d'argent, dans une présentation inaugurée à Tours au XIII^e siècle. Sans doute les retrouvons-nous quelque peu retouchés ou même pastichés au XIX^e, mais la restauration présente a été scrupuleuse. La lumière perlée et dorée du chœur baignera l'arrière plan liturgique.

Peu de meubles ou de sculptures illustrent ce siècle prestigieux. Un retable d'albâtre du déambulatoire, porté d'Angleterre à Penmarc'h puis à Saint-Corentin, - un Christ en majesté entouré de vierges - reflète l'art et l'esprit du Moyen-âge finissant.

Silence de la Renaissance et de la Réforme catholique ?

Nous ne reverrons rien du décor céleste constellé des voûtes, ni du jubé à colonnes et chapiteaux corinthiens de 8 mètres de hauteur, héritier sans doute d'une précédente galerie gothique, ni de sa porte de bronze, qui masquait la liturgie aux laïcs. Le Concile de trente ordonnant une instruction suivie des fidèles fit préférer à cette tribune la construction de la chaire à prêcher de 1680 dressée à l'entrée de la nef.

Ainsi le temps fécond de la réforme catholique n'a laissé dans le chœur aucun autre témoin que le petit Santik Du et l'illustration de grandes figures, remémorées par le XIX^e siècle : le vitrail de saint Charles Borromée, personnage-clef du Concile de Trente et celui de Mgr René du Louet, bénissant les prédicateurs missionnaires Michel Le Nobletz et Julien Maunoir, les peintures des mêmes par Yan Dargent et un vitrail récent.

Conquête du déambulatoire et des chapelles par le XIX^e siècle.

Il a fallu longtemps pour que l'Eglise reprenne souffle après le bouleversement du siècle des lumières, après les désordres matériels et brûleries révolutionnaires. Mgr Sergent entre 1855 et 1871 a refait la toilette de sa cathédrale, en ôtant tous les enduits, dont le dernier à la chaux couvrait voûtes et murs. Mgr Nouvel de la Flèche a continué son oeuvre : ainsi les chapelles ont été meublées d'autels archéologiques de calcaire peint, les fenêtres garnies de récits évoqués en médaillons à la manière du XIII^e siècle ou en tableaux, reconstitutions historiques dans le goût romantique. Tels sont les verres peints de Hirsch, Lobin ou Lavergne, qui viennent de retrouver leur lumière originelle. Les murs ont été confiés au pinceau de Yan Dargent, peintre autodidacte de Saint-Servais, au talent d'illustrateur, que les oeuvres académiques, les scènes de genre, les apothéoses baroques ont tour à tour influencé et dont l'imagination se nourrissait de la "Légende des siècles". On retrouvera toutes ces oeuvres, ainsi que les voûtes étoilées ou la grille du chœur, rénovées, éclatantes de fraîcheur,

Et l'expression contemporaine ?

Quels témoignages, quels signes de vitalité, notre siècle, le Concile Vatican II, l'art et la culture contemporaine transmettront-ils aux siècles à venir ? En dehors du louable souci de sauvegarder le patrimoine reçu, notre XX^e siècle s'est très discrètement exprimé. Notons pour mémoire le vitrail du Père Maunoir par Hubert de Sainte-Marie. L'association des amis de Santik Du et la Paroisse Saint Corentin vont signaler notre dernière décennie dans le déambulatoire par un second vitrail suivant le carton de Mme Anna Stein ; il sera béni durant le Pardon du 12 décembre 1993.

Maurice DILASSER

Article écrit pour QUIMPER ET LEON, à l'occasion de l'inauguration du 10 novembre 93